

Les chambres de l'oeil

Nicole Brossard

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999
La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brossard, N. (1999). Les chambres de l'oeil. *Liberté*, 41(6), 24–28.

NICOLE BROSSARD

LES CHAMBRES DE L'ŒIL

Devant la mer, je suis face au temps, à la souffrance, à la mort. Dans un train, en avion, vers ailleurs et en mouvement, je suis la puissante énergie de qui est sans attache, libre de refaire le monde et de l'inonder à sa guise de sens et de non-sens. À la maison, j'écris à notre sujet. Je polis nos vieux os, je jouis de la complexité de nos gènes, je vais et je viens entre les mots. Je pèse mes mots.

L'encre: la fenêtre, l'horizon

Qu'il s'agisse du jeune vert de mai, de l'éclatante et obsédante végétation de juillet, des reflets rouges de l'automne ou du blanc sur glace de février, le parc situé devant ma fenêtre m'offre un horizon quotidien dont je ne saurais plus me passer. Le regard ouvert. Pas de rideau, pas de mur; de l'horizon, du spectacle à volonté. Du proche et du lointain. Des passants en nombre suffisant pour me rappeler que nous sommes plusieurs à être en état de solitude et de va-et-vient continu.

Derrière moi un classeur et sur celui-ci un globe terrestre. La terre est ronde comme une adresse de courriel. Les frontières ont été déplacées. Les pays se sont

multipliés. Ça déborde de partout. Ça veut manger. Ça prie. Ça torture. Ça se reproduit. Ça grouille. Ça naît, ça meurt. J'écris encore à l'encre et je me méfie des peuples heureux. Je n'ai presque plus de larmes pour les autres qui marquent leurs femmes à vie de non-humanité.

L'écran: la planète, un mur

Ici, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose d'incongru à s'attarder à la notion de la chambre à soi telle que si essentiellement proposée par Virginia Woolf, alors que de plus en plus tout un chacun possède ou rêve d'un écran à soi pouvant tout à la fois servir à écrire, dessiner, fouiner, mentir, rafistoler son identité, passer une commande, haïr, menacer ou faire fortune. Un écran qui tout en nous isolant physiquement des autres, nous relie dans un bruissement électrique continu aux savoirs ancien et contemporain de toutes les civilisations, aux efforts d'imagination de milliers de personnes et à la bêtise d'un aussi grand nombre. Aussi, pour ne rien oublier de la très grande certitude de disparition et de la haute tension de vivre qui en résultent, ai-je placé sur un des haut-parleurs qui entourent mon écran une figurine mexicaine, belle et digne dame à crâne blanc portant un chapeau noir à large bord et à plume rose.

Sur le mur derrière l'écran, une gravure de René Derouin réalisée à l'occasion du quarantième anniversaire de l'Hexagone. Si je lève les yeux, la vitre du cadre me renvoie mon image. Si je passe outre le reflet, mon regard s'engouffre dans un visage au « cri génétique » me rappelant ce qui est douleur modulée depuis la nuit des temps. Bouche en état de cri rouge, cercle infernal de l'intime se frottant au vaste site de la création. Ainsi, si je le veux, tous les jours, en regardant derrière l'écran, j'ai matière à chaudes et lucides larmes.

Du cadre esthétique au cadre familial

D'autres images dans ma pièce de travail. Ici le rouge vibrant d'une gravure de Rita Letendre. Une image dont la partie supérieure me fait penser aux toiles de Rothko et à l'intention qui le guidait dans la pratique de son art : « élever la peinture à l'intensité qu'atteignent la musique et la poésie ». Plus loin, rouge encore ce large trait dessiné par Irène Whittome au bas d'une photo en noir et blanc du Grand Canyon survolé par une tortue imaginaire dont les écailles spacieuses accueillent quelques-uns de mes mots de la fin des années 1980.

Mais aussi, placées sur le classeur ou sur les rayons de la bibliothèque, autres cadres : photos de mère, de fille et d'enfants. La photo d'un couple de femmes au soleil, car c'est bien bon la vie, je veux dire le temps fabrique parfois des images qui nous gardent étonnamment jeunes.

L'ivresse du silence et de la liberté

J'ai du plaisir à écrire ici au milieu de ce qui me discipline : les livres et les dictionnaires. Ici, l'écriture est diurne. Rarement nocturne. Je réagis bien à ce que j'appelle le silence de ville. Un silence enveloppant qui met en valeur ces petites compositions sonores que sont le bruit d'une voiture au loin, le vrombissement d'un avion, un dialogue furtif de passants pressés. Lorsque l'ordinateur est ouvert, le silence varie en intensité et en qualité. Il m'arrive parfois d'avoir à choisir entre l'ordinateur et le silence.

Lorsque je le choisis, le silence emplit la pièce en douceur réduisant toute source de stress au profit d'une écoute à blanc, une descente lente au cœur d'un vide parfait qui creuse mon appétit pour le langage, la douce folie de m'y voir allant à la rencontre d'un autre silence ; celui-là dit intérieur. Rien alors ne semble facile face à ce tranchant silence effrayant guetteur de mon propre silence. Oui, on peut à ce moment-là parler de « figette »

(pour emprunter l'expression de Gaétan Soucy) et de page blanche, une autre encore. Or, ce qui m'étonne le plus c'est que ce silence je ne le rencontre jamais dans la nature, voire même dans la plus silencieuse des chambres d'hôtel. Ce silence éprouvant, il m'arrive de l'imaginer garant d'un espace d'écriture qui, quoique fondé sur un travail de précision, n'en abrite pas moins les plus grandes dérives qui font de la littérature une merveille d'invention sculptée à même la matière fiable du silence.

La solitude et ses points de suspension

La solitude est sans doute le sentiment le plus intime et le plus fluctuant qui soit. En cela, elle est une grande source de création. Tout écrivain s'y abreuve abondamment, même à son corps défendant. Bien sûr, je ne la confonds pas avec la tranquillité et l'isolement qu'offre, en principe, une chambre à soi, car la solitude fait son chemin au fil d'une vie avec ou sans chambre à soi. Aussi, le lieu où j'écris à Montréal n'est-il pas un espace de solitude mais véritablement un lieu de travail. Je n'y rêve pas, pressée par une autre dimension que celle de la flânerie mentale. Je réfléchis et je pense à ce que j'écris. Je ne m'y sens pas plus seule qu'ailleurs et depuis que je sais que nous sommes plusieurs à nous croire uniques, j'ai cessé de penser à ma différence. Je cultive tout simplement une approche qui me permet de nuancer entre la solitude, le sentiment d'une incommensurable vulnérabilité devant l'univers et la responsabilité toujours renouvelée de comprendre l'ambiance tragique qui assombrit tôt ou tard chaque génération. Et plus la terre continue de tourner en multipliant les face-à-face catastrophiques entre la science et le génome humain, entre le vivant et le stérile, plus j'ai l'impression d'être sans ancrage symbolique pour faire le pont entre le moi quotidien, le moi essentiel et l'univers qui, je n'en ai jamais douté, n'est rien d'autre qu'un séduisant kaléido-

scope métaphysique dans lequel s'engouffrent nos gènes affamés d'éternité.

En terminant ce texte, je me demande si en évoquant la chambre à soi, nous ne sommes pas tout simplement en train de parler du temps minimal et nécessaire qu'il faut consacrer à notre humanité, c'est-à-dire à nous imbiber de la forte odeur de ce qui souffre, jouit, s'inquiète en nous de l'autre et du temps qui s'en va *piano piano* on ne sait où. Une chambre à soi pour raffiner notre aptitude à l'angoisse et au bonheur de vivre. Une chambre à soi pour donner un sens aux imprévus qui traversent nos vies, pour dénouer quelques équations et métaphores vitales à notre survie. Une chambre à soi pour stimuler une envie de mer et de soleil au milieu des signes certains de notre disparition. Cette chambre, il me semble qu'elle doit être au cœur de toute civilisation.